

C'est face à la mort qu'on prend véritablement conscience de la solitude à laquelle tout être humain est condamné. Rien ni personne ne nous accompagne dans la mort, c'est une expérience impartageable dans le sens absolu. Le sentiment de paralysie qui s'installe devant l'évidence de la mort imminente fait disparaître la nécessité d'agir, limite tout mouvement, toute pensée, toute émotion. C'est une solitude qu'on ne choisit pas, elle prend possession de nous, tout simplement. La solitude peut aussi être positive, c'est une valeur qu'on peut choisir consciemment. Elle est alors un refuge recherché et soigneusement défendu, un espace de sécurité, de sérénité, d'assurance. Mais c'est également un état maudit pour celui qui ne vit que par ses relations sociales. La solitude est encore l'apanage de ceux qui s'écartent de la « normalité » sociétale. Elle est un état d'esprit qui se manifeste aussi bien chez une personne entourée de proches ou dans la foule que chez un être solitaire ou esseulé. Ses manifestations et ses sources sont multiples et inépuisables, chacun ressentant la solitude à sa manière. Arrive-t-on à ne pas se sentir seul ? Les auteur·e·s du numéro 42 des Cahiers ERTA donnent leur perception de la solitude qui se manifeste dans les œuvres littéraires étudiées.

EWA M. WIERZBOWSKA